

17 Février 1933

LES VAUDOIS
et la Guerre de la Ligue d'Augsbourg

1690



1697

Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
TORRE PELLICE

oo

17 FÉVRIER 1933

oo

Les Vaudois
et la
Guerre de la Ligue d'Augsbourg
(1690-1697)



*Publié par la Société d'Histoire Vaudoise
pour les Familles Vaudoises, à l'occasion du 17 Février 1933.*

OPUSCULES DE LA MÊME SÉRIE :

- Pierre Valdo - 1904.
La première grande persécution - 1905.
Le siège de Turin - Victor Amédée II aux Vallées - 1906.
Les Vallées au temps de la Réformation - 1907.
Les Vallées pendant la domination française - 1908.
Martyrs vaudois (1555-1559) - 1910.
Premières persécutions sous Emmanuel-Philibert - 1912.
La guerre du comte de la Trinité - 1913.
Les Vallées sous le gouvernement de Castrocaro - 1915.
Les Vallées sous Charles-Emmanuel I (1580-1598) - 1916.
Josué Janavel - 1917.
Les Vallées sous Charles-Emmanuel I (1598-1630) - 1920.
Les Vallées sous Victor Amédée I et la régence de Christine - 1922.
La Propagande et l'incendie du couvent du Villar - 1923.
Les Pâques Piémontaises - 1924.
Jean Léger - 1925.
Henri Arnaud - 1926.
Le général Beckwith - 1927.
La débâcle - 1928.
Captivité et délivrance - 1929.
L'exil - 1930.
La Glorieuse Rentrée : De Prangins à Sibaud - 1931.
La Glorieuse Rentrée : De Sibaud à la Balsille - 1932.

LA suite des événements, que rappelle notre série d'opuscules du XVII Février, nous amène, cette année, à parler d'une période, qu'il n'est pas aisé de résumer. Il s'agit de nombreux faits d'armes, plus ou moins importants, dans lesquels nos ancêtres déployèrent la vaillance, et la fidélité à leur souverain, qui leur étaient habituelles. Il est douloureux de constater que, cette fois encore, le résultat fut bien différent de ce qu'ils méritaient et qui leur avait été promis par leur prince.

ACCORD DE VICTOR AMÉDÉE AVEC LES VAUDOIS.

Sous la régence de sa mère, le jeune duc de Savoie, Victor Amédée II, avait vu la France prendre pied toujours plus fortement dans ses Etats. En assumant le pouvoir, il avait en vain essayé de secouer ce joug.

Les ennemis de Louis XIV : l'Espagne, l'Empire, la Hollande et l'Angleterre, qui formaient la Ligue d'Augsbourg, entretenaient avec lui de secrètes intelligences, qui n'avaient pas échappé au monarque français. Pour s'assurer du duc, le roi lui fit intimer par Catinat des conditions de plus en plus dures et finit par exiger qu'il lui remit la citadelle de Turin. Il lui donnait trois jours de temps pour se décider. Le duc lut la missive arrogante à son peuple de la capitale, qui l'acclama lorsqu'il leur annonça sa résolution de rompre avec la France. Résolution d'autant plus hardie que Catinat et ses troupes étaient aux portes de Turin, tandis que les meilleurs régiments piémontais étaient retenus en France.

C'est à ce moment que Victor Amédée fit offrir la paix aux Vaudois, le 4 juin 1690. Il nomme même déjà *les Barbets, et les Religionnaires français* dans le traité qu'il signa ce même jour avec l'Empereur.

Le premier acte d'hostilité fut la capture du détachement qui avait poursuivi les réchappés de la Balsille.

Les Vaudois continuèrent à combattre sous leurs propres capitaines, en confiant le commandement suprême à Pierre Odin,

avec le grade de major. Cependant Arnaud conservait l'autorité que ses capacités lui avaient acquise.

Le duc retira ses troupes des Vallées, dont la garde fut confiée aux Vaudois. Ils avaient renvoyé, sur leur parole, les officiers pris à Pramol. En échange, le soir même du 4, étant cantonnés à Bobi, ils virent arriver le modérateur Bastie, le pasteur Moutoux et les chirurgiens Malanot et Martina, sortis de prison. Le duc libéra aussi 500 autres prisonniers, plusieurs desquels avaient été retenus en 1686, malgré les promesses faites aux Cantons protestants.

A l'ouïe de ces nouvelles, les jeunes qui, sous prétexte qu'ils avaient abjuré, étaient gardés dans les villes et les campagnes du Piémont, rentrèrent spontanément aux Vallées. Cependant plus de 400 enfants, surtout des filles, ne furent jamais rendus, et ce fut en vain que leurs parents désolés recoururent, à plusieurs reprises, auprès du souverain.

Le 4 juin encore, Victor Amédée signa un passeport pour faciliter le retour des Vaudois, restés au delà des Alpes, et la venue des réfugiés français, en même temps qu'il écrivait aux Puissances Protestantes, chez lesquelles ils s'étaient établis. Les Vaudois du Brandebourg, qui s'étaient distingués au siège de Bonn, formèrent deux compagnies bien équipées, de 200 hommes, avec le pasteur Javel pour chapelain.

Dès avant l'arrivée de ces renforts, les compagnies vaudoises avaient déployé une grande activité pour chasser les Français de leurs montagnes et envahir les vallées dauphinoises.

Jusqu'à la Révocation, les réformés étaient en majorité à Abriès. Mais des centaines de fidèles en étaient partis pour l'Allemagne, avec leur pasteur, David Jourdan. Ceux qui restèrent, étant en excellentes relations de voisinage avec Bobi et le Villar, avaient accepté de retirer les meilleurs effets et le bétail des Vaudois, au moment de la débâcle.

Lorsque, après la Rentrée, ceux-ci redemandèrent leurs biens, ceux d'Abriès leur rirent au nez. Cela leur coûta cher. Pendant que le baron Pallavicino passait la frontière sur un autre point, le 18 juin, le capitaine Pellenc franchissait le col de la Croix, avec 300 hommes, et fondait à l'improviste sur le Queyras.

Les habitants s'enfuirent en emportant ce qu'ils purent. On ne réussit pas à forcer l'église d'Abriès, où les soldats s'étaient retranchés. Mais le village fut incendié, Ristolas, la Monta et la Chalp saccagés. On y perdit quatre hommes, entre autres le capitaine Griset. Les vainqueurs repassèrent la montagne avec 1.800 têtes de bétail, et deux cents montures chargées de butin, dont une bonne partie leur appartenait.

Le 28, le capitaine Pastre Friquet, avec 9 soldats, arrêta à Sestrière un courrier du roi. Arnaud et le major Odin se joignirent à lui pour aller l'apporter au duc. C'est alors que Victor Amédée leur adressa les paroles flatteuses, par lesquelles se termine notre récit de l'an dernier. Il les équipa et donna à Arnaud un habit richement galonné et un bâton de commandant. Il le chargea en même temps d'aller au devant des Vaudois et des réfugiés qui arrivaient par les Grisons et le Milanais.

Mais les troupes de Catinat ne chômaient pas non plus.

Les 9 et 10 juin, ils avaient occupé Luserne, Saint-Jean et le Fort de la Tour, où avait été mal exécuté l'ordre du duc de le miner et le démanteler. Les Vaudois ayant tenté de les en dénicher, il y eut une vive escarmouche, qui causa l'incendie du bourg de la Tour.

Luserne et Briqueras furent pris et repris ; les vallées de Pérouse, de Pragela et de Cessane eurent fort à souffrir du passage des troupes des deux partis.

Au reste, dans cette guerre de montagne, il y eut de nombreux faits d'armes, qu'il serait trop long de rappeler. Nous nous bornerons à l'essentiel.

Le matin du 8 août, 1.800 Vaudois et réfugiés arrivaient du Milanais à Bubiane. Ce même jour ils participaient à la prise de Luserne et du fort Saint-Michel.

Les capitaines Imbert, Peyrot, Malanot et Chanforan s'y distinguèrent et trois autres y périrent.

CAVOUR ET STAFFARDA.

Dans le but de gêner les incursions des Vaudois, Catinat avait laissé des troupes à la Balsille, qu'il avait même fortifiée. Elles l'évacuèrent le 8, et le 11 abandonnèrent le Val Saint-Martin. Ayant réuni ses forces à Pignerol, ce général marcha sur Cavour. Une compagnie de Montferrat et quelques milices vaudoises occupaient, sur la roche, l'ancienne forteresse, restaurée en hâte. Une partie des habitants s'y étaient aussi réfugiés.

À l'intimation de se rendre, ils opposèrent une réponse fièrement négative. Alors les Français montèrent à l'assaut avec quatre canons, forcèrent le château et passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils y trouvèrent (1). Redescendus dans le bourg, les massacreurs, ivres de sang, allèrent de maison en maison,

(1) Leurs os, liés en croix et déposés sous l'orifice d'un souterrain, sont encore aujourd'hui l'occasion d'une fonction religieuse annuelle.

incendiant et égorgeant, sans égard à l'âge ni au sexe. Environ 80 personnes furent épargnées, pour s'être réfugiées dans la maison d'un épicier, chez qui Catinat était entré pour se rafraîchir.

Les Mémoires de ce général accusent plus de 600 morts, hommes, femmes et enfants ; mais le prier, témoin oculaire, parle de 4.000 victimes, sur 5.000 habitants.

Au reste, toute cette guerre fut caractérisée par de semblables actes de férocité. Louvois, le cruel ministre de Louis XIV, avait recommandé à Catinat de ruiner le Piémont, comme il avait fait faire au Palatinat. Par représailles, les paysans piémontais n'épargnaient aucun des soldats français qu'ils trouvaient dispersés.

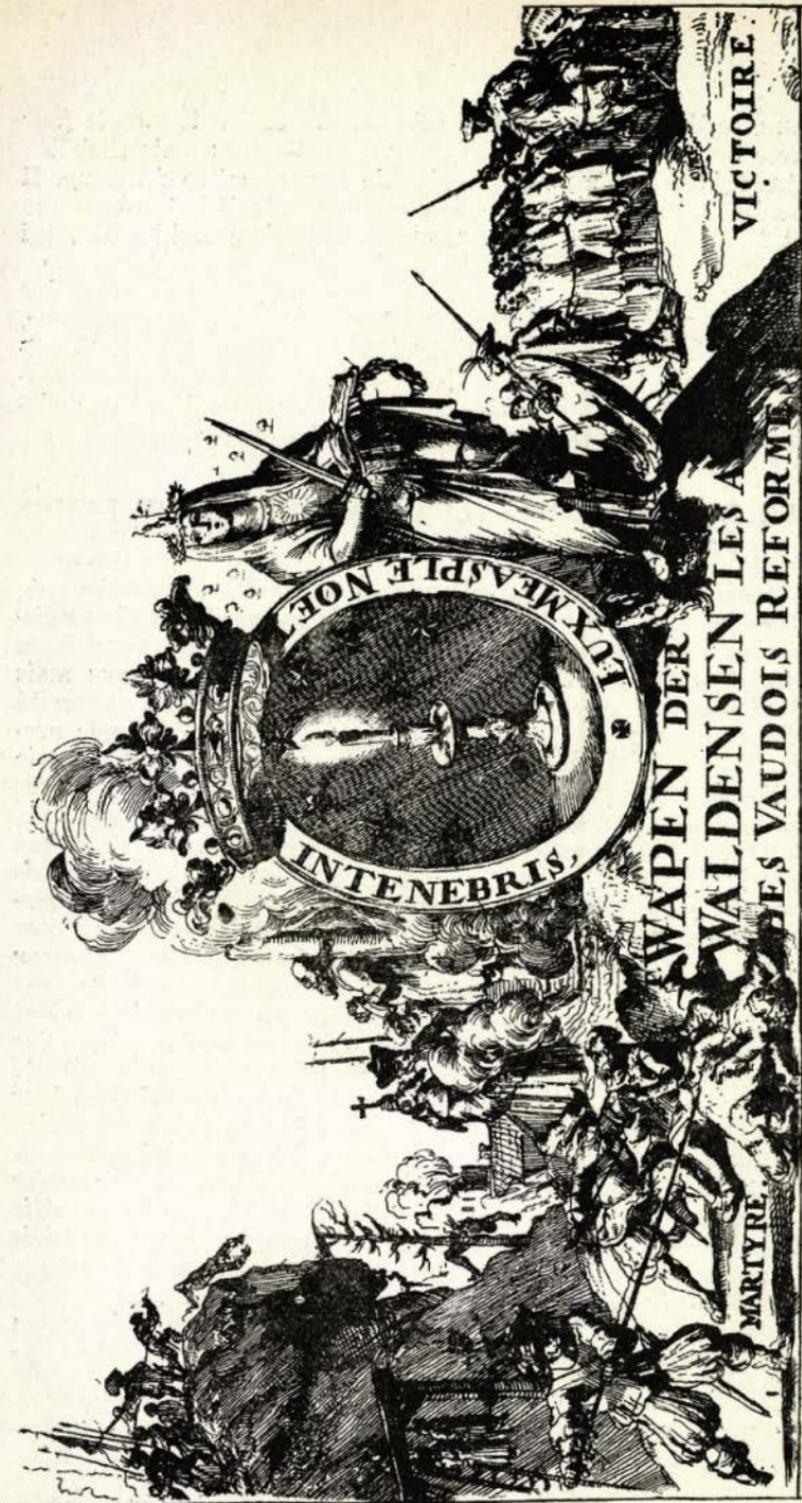
Le marquis de Parelle était à Bubiane avec 4.000 hommes, soldats réguliers et miliciens vaudois. A peine il apprit la marche de Catinat, il vola au secours de Cavour ; mais les Français l'avaient déjà évacué. Il poursuivit un détachement, qui se dirigeait vers la vallée, lui tua quelques centaines d'hommes et reprit Briquéras et Luserne.

Au reste les Vaudois, et les réfugiés leurs coreligionnaires, firent preuve, dans toute cette guerre, d'une activité extraordinaire, si bien qu'un officier du duc (1) a écrit que *chacun d'eux, instruit par la nécessité et par le danger, est devenu un exemple rare de vaillance, si bien qu'on ne pouvait pas dire si les Vaudois faisaient la guerre pour vivre, ou s'ils vivaient pour faire la guerre*. Tantôt ils se portaient en Dauphiné pour exiger des contributions, tantôt ils enlevaient des convois aux portes de Pignerol. Un genevois, le capitaine Mallet, se signala à leur tête. Nous publions une gravure du temps, qui représente, d'un côté, les hécatombes perpétrées aux Vallées par les Français en 1686, de l'autre un convoi de soldats prisonniers escortés par les vainqueurs. Cette gravure est mise en tête d'une carte des Vallées.

Mais retournons à Catinat.

Ne jugeant pas prudent d'attaquer le duc, qui s'était retranché à Villefranche, il recourut à un stratagème. Il envoya Feuquières contre Saluces ; ses forces demeurèrent ainsi échelonnées, sur une ligne, que sa longueur rendait faible. Victor Amédée se lança pour la couper et combattre successivement les deux parties. Catinat, qui l'avait prévu, rappela Feuquières. Le duc s'appuya alors à l'abbaye de Staffarda et le lendemain, 18 août, les deux armées, fortes l'une et l'autre de 18.000 hom-

(1) Solaro di Moretta.



VICTOIRE

WAPEN DER
WALDENSEN LES A
BES VAUDOIS REFORME

MARTYRE

mes, se livrèrent un combat acharné. On se battit tout le jour avec des prodiges de valeur de part et d'autre ; mais l'habileté stratégique de Catinat lui valut de rester maître du camp. Il perdit un millier d'hommes, le duc 4.000, outre 1.200 prisonniers et 1.500 blessés. On trouve plusieurs Vaudois parmi les 215, qui moururent à Pignerol, où ils avaient été transportés.

Catinat saccagea alors Barge, Bubiane, Luserne et maint autre bourg. Il s'empara de Saluces, Savillan, Fossan, Suse, etc. Cependant il ne put retirer de sa victoire tous les avantages qu'il avait espérés, à cause de l'arrivée des premiers renforts de troupes impériales et de l'activité des Vaudois, tellement que Pignerol avait de la difficulté à se ravitailler.

LE DUC RÉTABLIT LES VAUDOIS DANS LEURS VALLÉES.

Pendant ce temps, on discutait à la Haye les conditions de l'admission officielle de la Savoie dans la grande Ligue. Les Puissances Protestantes ayant pris à cœur la cause des Vaudois, le duc dut accepter l'insertion d'un article en leur faveur ; mais il insista pour qu'il demeurât secret. A cette condition, le traité fut enfin signé le 20 octobre. L'Angleterre et la Hollande promettaient de lui verser 30.000 écus par mois, dont une partie *« devait servir à fournir l'entretien des Vaudois et des réfugiés français qui ont été armés aux frais de ces Etats »*.

Dans l'Article secret concernant les Vaudois le duc s'exprime ainsi : *« S. A. R., qui a déjà reçu en ses bonnes grâces et remis sous sa protection royale ses sujets Vaudois, et qui reçoit journellement des preuves de leur fidélité et de leur attachement à son service, déclare par cet article, qui aura la même vigueur que s'il était inséré dans le traité, de révoquer l'édit de 1686 contre les Vaudois, de vouloir que tous les prisonniers soient libérés, et tous enfants, de quelque âge et en quelque lieu qu'ils puissent être, rendus sans frais, les laissant en pleine liberté de retourner avec leurs parents et de faire profession de leur religion ; de les remettre dans la possession de tous leurs droits, biens, fonds, héritages. Qu'incontinent après la ratification du traité et de cet article S. A. R. publiera un édit en faveur des Vaudois et autres gens de la religion, qui se veulent établir dans les Vallées, et l'Angleterre et la Hollande seront autorisés à régler le détail et ce qui pourrait être omis pour la sûreté des Vaudois »*.

Le duc ratifia le traité le 20 novembre, tout en faisant, au sujet des réfugiés français, des réserves qui ne furent pas accep-

tées par les Alliés, ce qui retarda la ratification définitive jusqu'au 14 mars 1691. Mais, même alors, il n'émana pas l'édit qu'il avait promis. Au contraire, il demanda même aux Etats protestants de retenir encore les familles vaudoises ; mais celles-ci n'avaient pas attendu d'être invitées, pour partir. Aussi, le 16 novembre, annonçait-on le passage à Villefranche de 300 religionnaires, femmes et enfants, que S. A. ordonnait d'abriter pour une nuit, en les traitant charitablement. D'autres suivirent et, avant la fin de l'année, la rentrée des familles avait eu lieu en grande partie.

Pendant ce temps, les Vaudois contribuaient à l'occupation de Châteaudauphin, en Val Varaita. Ils firent même une pointe jusqu'en Provence.

D'autre part, la garnison de Pignerol ravagea la vallée de Pérouse sur la droite du Cluson, qui appartenait au duc. Mais, voyant de ne plus pouvoir tenir celle du Pélis, ils abandonnèrent la Tour et Luserne, après avoir fait sauter les forts de Sainte-Marie et de Saint-Michel, qui dominaient ces bourgs. Ces fortifications n'ont jamais été relevées, à la grande satisfaction des Vaudois, contre lesquels elles avaient été érigées.

Résumant la campagne de 1690, l'Histoire du Prince Eugène (1) affirme que *les Vaudois ou Barbets furent les seuls qui remportèrent cette année quelques avantages.*

CAMPAGNE DE 1691.

Le total des combattants vaudois atteignit le chiffre de 1.400, et les réfugiés celui de 6.000. En 1691, on projeta de s'en servir pour opérer un débarquement près d'Aigues-Mortes, afin de soulever les protestants des Cévennes, cruellement tyrannisés par le pouvoir royal. Mais le plan fut découvert et la France prit des mesures pour l'empêcher.

L'hiver ne suspendit pas les hostilités. Feuquières, qui occupait Pignerol avec une forte garnison, fit mainte expédition hardie contre les villes de la plaine, et réussit même à occuper le Val Saint-Martin, pour maintenir ses communications avec Briançon.

Pendant que les Vaudois surveillaient la frontière du Queyras, Luserne avait été confiée à la garde d'un bataillon de réfugiés. Les murailles démantelées avaient été quelque peu refaites, et la garnison, sans cesse sous les armes, faisait de fréquentes

(1) Vienne, 1785, en 5 volumes.

rondes. Janvier fut si rigoureux que des troupes ne semblaient pas pouvoir tenir la campagne. Cependant Feuquières médita une surprise. Pour détourner les soupçons, il organisa un souper et un bal à Pignerol. En pleine fête, vers onze heures, un officier lui fit signe que tout était prêt. Il sortit prétextant une migraine et, à la tête de ses quatre escadrons de cavalerie, il surprit Luserne et y passa au fil de l'épée la garnison et la population. Ce bourg fut détruit, sans même épargner les églises, et demeura entièrement abandonné pendant plus d'un an et demi. Avant l'aube, Feuquières rentra à Pignerol avec quelques prisonniers.

○ Pendant une razzia des Vaudois en Queyras, De Larrey, le vaincu de Salbertrand, réussit à pénétrer jusqu'à Mirabouc. Mais les Vaudois rentrèrent à temps pour le forcer à se retirer avec la perte de 200 hommes. Mallet fit encore un détachement dans le haut Dauphiné pour y attirer les Français, pendant que les troupes ducales brûlaient les magasins de vivres aux environs de Pignerol.

A ce moment, Guillaume III, roi d'Angleterre et statholder de Hollande, donna à Arnaud le brevet de colonel d'un régiment de réfugiés à sa solde, et nomma Daniel Arnaud, son frère, lieutenant-colonel (4 mai 1691). Cela permit au colonel de ne pas exercer sa charge, mais de continuer à servir les Alliés en Suisse, où sa famille se trouvait encore. Le mois suivant, il était à Neuchâtel, cherchant à enrôler des Français exilés ; mais, sur les plaintes de l'ambassadeur de Louis XIV, les Autorités le prièrent de sortir du Canton.

SIÈGE DE CONI.

Coni n'était défendue que par une garnison de 1.200 hommes, renforcés par 500 Vaudois sous Julien, officier réfugié, et Mallet. Feuquières alla l'assiéger le 17 juin avec des forces prépondérantes. Mais un secours de 1.200 hommes put être introduit dans la place, grâce à une vigoureuse sortie de 300 Vaudois, avec Julien.

Tant le gouverneur que le commandant du renfort avaient pris part à la guerre de 1686 dans les Vallées, et les Mondovisains de la garnison s'y étaient signalés par leur cruauté. Mais tout ressentiment fut oublié dans le zèle commun au service de leur prince.

Le soir du 20, les Français ouvrirent la tranchée et montè-

rent à l'assaut ; mais ils furent repoussés par les bombes des défenseurs et la mousqueterie incessante des Vaudois.

Le lendemain, à l'aube, les assiégeants retournèrent à la charge et gravirent même la muraille ; mais ils durent enfin se retirer, avec la perte de plus de 400 hommes. La chronique du siège relate que « *le sieur Guibert - réfugié - fait son devoir, M. de Julien, avec tous les officiers jusqu'au dernier soldat, fait miracles* ».

L'ennemi recourut alors à la canonnade, abattant églises et couvents et faisant quelques victimes. Les secours attendus ne venant pas, le découragement commençait à s'insinuer chez les soldats et les habitants, qui savaient de n'avoir à attendre aucun quartier de la part de l'ennemi. Pour remonter le moral, le 27, douze Vaudois sortirent avec D'Arros, leur capitaine, et réussirent à mettre en fuite un peloton français. Alors le gouverneur proposa une sortie générale. Il lança en avant 100 hommes, la moitié Vaudois, avec deux capitaines réfugiés, et quelques sapeurs, qui surprirent l'ennemi dans ses tranchées et le passèrent au fil de l'épée. Feuquières lança 1.200 hommes à la rescousse ; mais plus des deux tiers furent mis hors de combat par les canons de la ville.

Les Mémoires de Catinat disent que *dans cette action nous avons fait une perte assez considérable et la crème a été enlevée*. Et le gouverneur de la ville écrivait : *C'est un coup du ciel et la bonne contenance du commandant, accompagnée de la valeur des religionnaires et constance indicible des habitants, a servi de cause seconde*.

Cette journée fut décisive et le présomptueux Feuquières, après 17 jours de siège, battit honteusement en retraite la nuit suivante.

Un journal du siège résume ainsi l'action des Vaudois : *Monsieur de Julien, d'Orange, colonel de ces braves religionnaires, sans pareils, ont travaillé militairement jour et nuit*. Une belle médaille, visible au musée de la Tour, montre en quelle estime les Vaudois étaient tenus auprès des Puissances. On y voit l'Angleterre, flanquée de la Hollande et de l'Empire, donnant la main à la Savoie au Congrès de la Haye. D'un côté est gravé le siège de Coni, de l'autre un soldat vaudois élevant sa bannière avec le chandelier et les sept étoiles. L'exergue porte cette inscription : *SABAUD. VALDENS. ETC. SERV. CONGRES. PRINCIPUM. HAGAE. 1691. (Les Vaudois du Piémont et autres (c'est-à-dire les réfugiés) sauvés au Congrès de la Haye. 1691).*

Il n'y eut plus de faits d'armes remarquables en 1691.

Reprenant ses razzias, Feuquières saccagea Briqueras et son

territoire, le 24 août. Le 8 octobre, les Vaudois eurent quelque avantage sur les Français, contre lesquels ils réussirent à défendre Barge le 1^{er} novembre.

Pour la France, le front de guerre le plus important était vers les Flandres. Le roi offrit la paix au duc de Savoie, s'il lui cédait les Vallées Vaudoises; il en eut un refus. Néanmoins, pour fortifier ses lignes vers la Belgique, le roi transféra une bonne partie des troupes qu'il avait sur les Alpes et en Piémont. Catinat, n'ayant plus que 9.000 hommes sous ses ordres, fut réduit à la défensive pendant toute la campagne de 1692. Ne pouvant s'exposer en pays plat, il occupa successivement, des deux côtés des Alpes, les positions stratégiques qui gardent le nom de Camp de Catinat.

INVASION DU DAUPHINÉ.

Les Alliés auraient pu profiter de son état d'infériorité pour acquérir de grands avantages, s'ils avaient été d'accord. Le duc tenait à prendre Pignerol, l'Espagne et l'Empire Casal, l'Angleterre et la Hollande voulaient envahir le Dauphiné et soulever les nombreux Huguenots, qui gémissaient sous le régime de la Révocation. Ils eurent le tort d'entreprendre les trois choses à la fois. C'est à cette dernière que prirent part les 17 compagnies de Vaudois, faisant 1.480 hommes, sous Julien et de Loches. Les Huguenots, au nombre de 2.800, formaient 27 compagnies, sous le maréchal de Schomberg, réfugié, qui avait le commandement suprême des troupes à la solde de l'Angleterre.

Avant d'entrer en campagne, l'Angleterre et la Hollande insistèrent pour que le duc maintînt l'engagement pris en octobre 1690 de publier l'édit favorable aux Vaudois. Victor Amédée aurait préféré l'accorder comme une grâce, qu'il pourrait révoquer à volonté. Il traîna la chose en longueur, consultant, touchant la restitution des enfants enlevés, des jésuites et des théologiens, qui, naturellement, lui firent un cas de conscience de ne pas les rendre à l'hérésie. Il ne comptait pas non plus faire honneur à sa promesse de recevoir dans les Vallées les réfugiés français, qui combattaient pour lui. Aussi s'explique-t-on que ses Alliés, voyant qu'il tenait moins à les ménager que le Pape et le roi de France, aient placé l'intérêt de la religion avant celui du duc, dans la question de Pignerol. L'édit, qui ne fut publié qu'en 1694, se ressentit de ce que, dès l'année précédente, Victor Amédée était en pourparlers secrets avec Louis XIV.

C'est sous l'influence de ces dissensions que, en juin 1692, Pianesse, avec 6.000 hommes, alla se joindre aux Espagnols pour assiéger Casal, tandis que 16.000 hommes se portaient sous les murs de Pignerol. Sachant la ville en état de défense, Catinat se posta en observation sur la crête de Rochecoutel, au dessus du Malanage.

Mais déjà, dès que l'état des neiges l'avait permis, Vaudois et réfugiés avaient envahi le Queyras. Evitant la dangereuse gorge du Guil, en aval du Château, ils étaient montés à Molines et de là, par le col du Fromage, à Ceillac et Vars, qu'ils avaient pillé le 20 mai.

Le 28 juin, forçant le col de Thures, ils descendirent dans les vallons de la Ripa jusqu'à Bousson, aux portes de Cesanne. Ils amenèrent à la Tour le butin et des prisonniers, dont la rançon leur valut 1.600 écus.

Le 30 juillet, le duc entra par le col de la Madeleine dans la vallée de Barcelonnette et franchit le col de Vars, tandis que Schomberg avait rejoint les Vaudois par le Queyras, et le prince Eugène par le Mont Genève et Briançon.

Guillestre, investie depuis cinq jours, se rendit le lendemain. Les *nouveaux convertis*, comme on appelait les Huguenots qui avaient abjuré par force, furent invités à se rendre aux cultes présidés par le pasteur Chyon, chapelain de Schomberg et collègue d'Arnaud à la Rentrée. Ils n'osèrent pas, retenus par les menaces des Autorités autant que par les conseils de prudence, qui leur venaient de Genève. D'autant plus refusèrent-ils les armes qu'on leur offrait pour secouer le joug du tyran, dont l'orgueil et le fanatisme écrasaient la France.

Laissant Pignerol, Catinat porta son camp à Pallons, au sortir de la gorge de Freissinière ; mais il ne put empêcher l'investissement d'Embrun, qui se rendit après peu de jours. Catinat venait d'en confier le gouvernement à Larrey qui, pour la troisième fois, dut plier devant les Vaudois. La place fut occupée par un Huguenot, Montbrun, avec quatre régiments de réfugiés, parmi lesquels celui du frère d'Arnaud, natif d'Embrun. Tant que dura l'occupation, le pasteur Chyon prêcha en plein air, au pied du Roc, où ces troupes avaient placé leur camp. Un pasteur vaudois présidait des cultes à Gap.

Les envahisseurs poursuivirent leur marche victorieuse, dévastant tout sur leur passage, au cri de : *Vengeons le Palatinat et le Piémont !* Mais la petite vérole se répandit dans l'armée, et Victor Amédée la contracta, le 29 août, à Gap, d'où on le ramena à Embrun. C'est là qu'il reçut une lettre du pape l'exci-

tant à ne rien concéder aux Vaudois ; c'était une réponse à la consultation des théologiens.

La maladie du duc, qui paraissait mortelle, paralysa les opérations des Alliés, qui finirent par renoncer à l'invasion. Le 18 septembre ils évacuèrent Embrun et repassèrent les Alpes.

L'unique résultat de cette campagne fut la dévastation du Dauphiné. On renonça de même aux deux autres buts, qu'on s'était proposés, la prise de Pignerol et celle de Casal.

Catinat ramena son camp sur le beau plateau, qui domine Fénestrelles et Mentoulles, et qui porte depuis lors le nom de Pré Catinat.

Avant de quitter le Queyras, les Vaudois imposèrent aux communes de cette vallée une contribution de 41.000 livres, payables à Luserne, et qui dura jusqu'à la paix, en 1697. La même obligation fut imposée à Cervières, près de Briançon, et aux vallées d'Oulx. Rien autre ne fut entrepris cette année-là.

L'ÉGLISE VAUDOISE SE RÉORGANISE.

Profitant des bonnes dispositions du duc, aussi longtemps qu'il avait besoin des Alliés, les pasteurs s'étaient réunis en synode aux Copiers, le 18 avril, pour reconstituer l'Eglise des Vallées. Hélas ! elle était démembrée de la meilleure moitié des paroisses de Pérouse, Pinache et Villar Pérouse ; tous les temples, sauf celui de Pral, étaient rasés, et la population était bien clairsemée, malgré la présence de nombreux réfugiés.

Cinq pasteurs d'avant l'exil participèrent à cette assemblée ; trois étaient morts dans les prisons, et le modérateur Bastie peu après sa libération ; deux s'étaient fixés en Brandebourg. Les vides furent remplis par Dumas, français, Moutoux, Javel, Jourdan, Papon, natifs de Pragela, Fénestrelles et Pinache. Bernard Jahier, au sortir de sa dure captivité, avait été en Suisse ; il se présenta à l'assemblée suivante, en juin. L'arrivée de jeunes candidats permit de fournir toutes les églises, si bien que, lorsque Chyon demanda un poste, il ne s'en trouva plus de vacant. On nomma des régents dans chaque paroisse.

Un Français, Jean Barbe, placé à la Tour, y ouvrit l'Ecole Latine.

On donna un suffragant à Arnaud qui, tout en se considérant comme pasteur de Rora, était sans cesse occupé à des missions politiques pour le duc et les Alliés.

Ce ne fut qu'en 1693 que les députés laïques reprirent leur place aux synodes, qui ont depuis lors été tenus périodiquement jusqu'à nos jours.

PIGNEROL ET LA MARSAILLE.

Les occasions perdues en 1692 ne se représentèrent plus. Les succès obtenus sur les autres fronts permirent au roi de renvoyer des troupes en Piémont et à Catinat de reprendre l'offensive. Pour s'assurer le libre passage des Alpes, il fit des offres flatteuses aux Vaudois, qui refusèrent de manquer à la fidélité à leur prince pour s'accorder avec le bourreau de leurs frères. Les habitants du Val Cluson furent alors organisés en milice pour s'opposer aux incursions de ceux des Vallées.

A la fin de mai 1693, Schomberg, avec les réfugiés, alla se joindre à Carignan à l'armée, qui tenait la plaine, gênant le ravitaillement de Pignerol.

Victor Amédée avait enfin obtenu que la prise de cette ville devint l'objectif principal de la campagne. Pour isoler la place, le général autrichien, avec 6.000 hommes et 6 canons, le 15 juillet, emporta la redoute élevée par les Français sur les ruines du Château du Loup, au bas de Prarustin ; puis il brûla le pont de Miradolo et marcha sur la redoute de la Turina, dont la petite garnison l'évacua après l'avoir fait sauter. Le fortin de S. Benedetto, au dessus du Malanage, se rendit aux premiers coups de canon. Catinat, après avoir envoyé cinq bataillons pour renforcer Pignerol, avait porté son camp de Rochecoutel au Villar Pérouse ; mais, devant l'arrivée des Alliés en force, il se retira, le 21, à Fénéstrelles, où l'étroitesse du passage lui permit de se défendre.

Les envahisseurs ne poussèrent pas plus loin que Chambons ; mais, en se retirant, ils ravagèrent horriblement tout le territoire français, jusqu'aux Portes. Les curés s'enfuirent, et la messe ne fut plus célébrée à Mentoulles jusqu'à Noël 1696.

La population se retira en partie en Dauphiné. Plusieurs émigrèrent en Allemagne, où 55 familles de Bourset fondèrent la colonie, qui porte encore ce nom ; 7 familles seules restèrent dans le vallon natal. Le plus grand nombre passa dans les vallées piémontaises, où 450 hommes grossirent le nombre des soldats vaudois.

Ceux du Val Pérouse, bien qu'ils eussent aussi subi les dragonnades en 1685, avaient continué à fréquenter le culte chez leurs frères de l'autre versant de la vallée. La dévastation de leurs biens sur la gauche du Cluson les fixa sur la rive droite, ainsi qu'au Val Luserne. C'est à eux que remontent, en tout ou en partie, les familles Baral, Bert, Bertalot, Bonnet, Chambeaud, Combe, Costabel, Gaydou, Gonnet, Gilles, Granget, Griset,

Jourdan, Justet, Lageard, Long, Maurin, Muris, Peyrot, Poët, Robert, Rochon, Sappé, Soulier, Travers, Vinçon, Vola.

Lorsque, à la fin de la guerre, le Val Pérouse resta au duc, au lieu de rendre leurs biens à ses nouveaux sujets, qui avaient combattu pour lui, S. A. les vendit au comte Piccone qui, par un scrupule qui n'atténua pas la spoliation, en destina une partie pour un fonds, lequel sert encore de nos jours à aider les catholiques à acheter les propriétés des Vaudois des Vallées.

Tandis que Fénestrelles défendait le bas du Val Cluson, les Vaudois, descendant par le col du Pis, enlevaient le bétail de la Val, Joussaud et le Plan.

Le 30 août, Victor Amédée et Eugène de Savoie montèrent au col du Pis pour aviser à enlever à l'ennemi le col de Sestrière. Ils descendirent même jusqu'à Joussaud, qui fut incendié. Catinat fit alors murer Cesanne pour assurer le passage du Mont Genève.

Pendant ce temps, Pignerol était toujours plus étroitement assiégé et bloqué. La garnison elle-même compléta la dévastation en démolissant avec des mines l'ancien monastère de l'Abbaye, jadis seigneur de Pignerol et des vallées de Pérouse et Saint-Martin, pour qu'il ne pût servir aux assiégeants.

Dès le 24 juillet, des rencontres eurent lieu. Le fort de Santa Brigida, sur la hauteur, résista vaillamment jusqu'au 14 août, alors que les Français l'évacuèrent en n'y laissant qu'un monceau de ruines.

Le bombardement de la ville commença le 20 septembre, et dura sans interruption, depuis le 25, jusqu'au 1^{er} octobre, sans aucun résultat décisif.

Catinat, informé que les Alliés avaient épuisé leurs munitions, quitta son camp de Fénestrelles et, par une marche rapide sur Giaveno, vint se poster sur les collines de Cumiana et Piossasc. Les assiégeants, ne voulant pas abandonner les travaux du siège, affaiblirent leurs lignes en les allongeant jusqu'à la Volvera, pour faire front à la fois à la ville et au général français. Cette erreur livra la victoire à ce dernier, qui disposait, d'ailleurs, de 40.000 hommes contre 25.000. Le château de la Marsaille, placé entre les deux camps, donna le nom à la bataille. Les Alliés firent de graves pertes; les réfugiés, surtout, furent décimés et perdirent leur vaillant général Schomberg. Les Vaudois versèrent aussi généreusement leur sang, aux ordres de leurs capitaines Caffarel, Combe, Imbert et Peyrot.

Les conséquences de cette défaite furent considérables. Elle livra la plaine à Catinat, qui la ravagea jusqu'aux portes de Turin. Le duc, attribuant ces désastres à l'insuffisance des se-

cours des Alliés, se dit qu'il obtiendrait plus sûrement Pignerol en traitant avec le roi. Aussi reprit-il activement des pourparlers secrets, qui n'avaient jamais cessé entièrement.

ÉDIT DE 1694.

Ce ne fut pas sans susciter les soupçons des Alliés, surtout de l'Angleterre et de la Hollande, qui reprochaient à Victor Amédée de n'avoir pas encore rétabli les Vaudois dans leur pays par un édit solennel, comme il s'y était engagé. Il s'y résolut enfin, grâce surtout aux insistances personnelles de Guillaume III, représentées par Ruvigny, qui avait remplacé Schomberg à la tête des troupes protestantes. L'édit porte la date du 23 mai 1694. Il ne faisait que confirmer l'article secret de 1690. Ordre était donné, en particulier, de rendre tous les enfants encore retenus et épars dans le Piémont. Les Vaudois s'empressèrent d'en dresser les listes. Celles que nous possédons comprennent 362 noms, et il y manque Rora, Pramol, Pomaré et tout le Val Saint-Martin. Mais, même alors, le duc ne veilla nullement à l'exécution de ses ordres, et des centaines de familles ne revirent jamais leurs enfants. Ceux qui les retenaient ne se montraient que lorsqu'il s'agissait de recueillir l'héritage des auteurs de leurs jours, qui avaient porté dans la tombe le regret de leurs enfants, élevés dans la haine de leur foi.

Ce ne fut, d'ailleurs, pas le seul article de l'édit qui fut mal observé, suivant le principe qu'on n'est pas tenu de garder la foi aux hérétiques.

Quand le rétablissement des Vaudois fut reconnu publiquement, plus de 400 familles rentrèrent aux Vallées.

Les réfugiés français, et d'autres protestants, surtout les familles des militaires, étaient si nombreux, même dans le reste du Piémont, qu'ils s'organisèrent en synode, où siégeaient les chapelains, et les anciens, élus dans chaque régiment, ainsi que les représentants des familles établies à Turin. Deux synodes s'ouvrirent, l'un à Chieri le 20 juin 1694, l'autre à Avigliana le 15 septembre.

La papauté, qui, en 1686, avait félicité Victor Amédée d'avoir étouffé le seul foyer d'hérésie, qui subsistât en Italie, le voyait non seulement rallumé, mais se propageant dans toute la région.

Aussi, sans aucun égard aux ménagements, dont le duc devait user envers ses puissants alliés, Innocent XII, dans une séance du Saint-Office de l'Inquisition, déclara nul l'édit de 1694. A son tour, Victor Amédée, blessé de cette intrusion dans ses droits

souverains, fit publier par le Sénat de Turin que le décret papal n'avait aucune valeur dans ses Etats, et menaça de peines sévères tout laïque ou ecclésiastique, qui oserait en tenir compte.

DERNIERS FAITS D'ARMES.

Continuant sa politique à double jeu, Victor Amédée avait secrètement promis au roi de France, qu'il saurait bien empêcher les Alliés de plus rien tenter en Piémont. Cela permit à Louis XIV de transporter à nouveau sur le Rhin le gros de ses troupes.

Au commencement de 1694, Catinat avait donc quitté son camp du Villar Pérouse, harcelé par les Vaudois qui, au Malanage, affrontèrent si hardiment ses 36 compagnies de cavalerie, que 250 hommes seulement réussirent à rejoindre leur général. Mais celui-ci revint au printemps et plaça son camp au Dublon. Cependant, au commencement d'août, il dut vider le Val Pérouse, ayant subi de fortes pertes dans une série de sanglantes escarmouches.

Retiré à Fénestrelles, il ne put empêcher qu'Arnaud pénétrât, le 11 août, dans le haut de la vallée, taillât en pièces trois bataillons et pillât Pattermouche, le Plan et les Traverses. Le butin fut évalué à plus de 100.000 florins.

Catinat se vit contraint à fortifier les autres villages, de la Rua à Fénestrelles, et à commencer l'érection du Fort Mutin, vis à vis de ce dernier bourg.

Les Vaudois se maintinrent à Pragela jusqu'en octobre, et la contribution qu'ils imposèrent leur fut encore payée l'année suivante.

Passant par le Queyras, ils forcèrent deux retranchements au col d'Isoard et s'avancèrent jusqu'au Villar de Briançon, où ils détruisirent de grands magasins de fourrage. L'alarme fut grande jusqu'à Embrun et fit décider la construction de la forteresse de Montdauphin.

De Larrey, qui en assumait le commandement en 1695, plaça de forts corps de garde sur tous les cols, qui relient le Queyras et le Briançonnais.

Dans la campagne de 1695, les Alliés concentrèrent leurs efforts sur Casal, qu'ils réduisirent aux abois. Au moment de la reddition, Victor Amédée, en sa qualité de général suprême de la

Ligue en Italie, déclara qu'il acceptait la demande de la garnison de ne rendre la forteresse que démantelée. Les Français l'évacuèrent le 11 juillet. L'Espagne, qui avait compté faire de Casal un boulevard pour la Lombardie, et les autres Alliés, comprirent que désormais le duc faisait les intérêts de la France.

FIN DE LA GUERRE.

Depuis ce moment, la participation de Victor Amédée à la Ligue ne fut plus qu'apparente, et les hostilités cessèrent de ce côté des Alpes.

Mais les Vaudois ne tardèrent pas à avoir maintes preuves que les dispositions de leur souverain avaient aussi changé à leur égard.

Joseph Brez, désirant professer le notariat en conformité des privilèges des Vallées, resta neuf mois à Turin sans rien obtenir, ce dont il se plaignit au synode d'octobre 1695 (1).

La remise des enfants enlevés ne se faisait qu'avec beaucoup de peine et de nombreuses exceptions. Susanne Cardon, de Prarustin, ayant été chercher sa fille Madeleine à Savillan, fut assailli sur son retour, à Campillon, par quatre cavaliers qui la dérobèrent et la maltraitèrent, puis lui enlevèrent son enfant, qu'ils ramenèrent à Savillan.

Le duc projeta d'organiser des missions de Jésuites aux Vallées. Il imposa de fortes taxes pour le cantonnement des troupes, pendant que les Vaudois défendaient la frontière. Il fut même question de leur réclamer l'impôt foncier pour les années de la captivité et de l'exil.

Et, comme ça avait souvent été le cas pour leurs pères, la fin de la guerre allait encore aggraver leur situation.

Le 4 juillet 1696, Victor Amédée conclut avec la France un traité qui ne fut rendu public qu'en septembre. Par un article secret, il s'y engageait à ne souffrir qu'aucun protestant français ne s'établît dans les Vallées, ni que le culte réformé fût de nouveau célébré dans la vallée de Pérouse, qui lui était cédée en même temps que Pignerol.

Cependant il avait promis le contraire en 1694 à ces proscrits qui avaient vaillamment combattu pour sa couronne.

(1) Ce fut ce synode qui fit faire, ou plutôt refaire, à Genève le cachet officiel de l'Église, avec le chandelier, et les sept étoiles entourant la chandelle.

Le 7 octobre, il signa une suspension d'armes avec ses ex-alliés.

En mai 1697 commencèrent à Ryswick, en Hollande, les conférences pour la paix générale, qui fut enfin signée le 20 septembre.

Elle marque le déclin de la puissance de Louis XIV, menaçante pour les libertés de l'Europe, et le commencement de la décadence de la France.

Le rétablissement des Vaudois dans leurs Vallées devenait définitif, mais avec maintes limitations et avec la perte de près de 3.000 âmes, victimes de ce que l'on est convenu d'appeler le Second Exil.

C'est ce qui formera, Dieu voulant, le sujet de la brochure de l'année prochaine.

J. JALLA.





TORRE PELLICE
TIPOGRAFIA ALPINA